

## Crucifix

**V**OICI deux paroles, à propos de la mort et du Crucifié. Elles sont de deux auteurs réellement différents – ce n'est pas un artifice littéraire. Je les laisse telles que, sans arrangement ni synthèse, sans commentaire.

Que signifient-elles ? Au lecteur d'y songer.

\*  
\*\*

Heureusement pour eux, les chrétiens ne voient pas ce qu'ils voient. Horreur du crucifix.

Qu'est-ce donc ? Adorer un cadavre ? Mais s'il y a foi au Christ, c'est foi au Vivant !

La croix, oui. La croix et la gloire.

Le crucifié, oui, mais en gloire. Ainsi osait le montrer le christianisme d'autrefois.

Image qui ne représente pas, ne fait pas spectacle. Image qui est icône et symbole. Car enfin, sur la croix, ce roi vivant aux yeux ouverts, bras largement étendus pour offrir au monde la vie, et royalement vêtu, ce n'est pas réaliste !

Christ de Vézelay, Christ d'Autun : triomphants, au cœur de la résurrection des morts, immenses.

C'est ensuite que viennent les Christs dolents, d'abord par la piété très « humaine » du XIII<sup>e</sup> siècle, puis surtout, surtout, vers le XIV<sup>e</sup> siècle, ces Christs terrifiants de douleur, sanglants, exécutés, tremblement figé d'une chair écrasée sous les coups. XIV<sup>e</sup> siècle : le temps de la peste et des grands massacres.

Christ de Germaine Richier, à Assy, qu'on a fait ôter du maître-autel : insoutenable, un débris d'homme. Les crucifiés du XIV<sup>e</sup> siècle sont pour nous enrobés dans « l'art » : enlevez cette gangue culturelle, et vous touchez au vif la terrifiante douleur.

Ensuite, toute la procession des Christs jansénistes, bras dressés, tirés, et leur anatomie d'ivoire ; et ceux du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux-là carrément le pire du pire, malades, souffreteux, cumulant le supplice et la névrose.

Quel sens de dresser cela devant les hommes, comme la figure du salut ? Quoi, le miroir de leur pire brutalité, le signe du grand meurtre, l'impasse absolue, la nuit du Verbe ? Ne sommes-nous pas les fils de Pâques ?

Oui, le crucifié en gloire, c'est incohérent – incohérent pour ce monde, et pour sa rage de spectacle.

Mais cette image impossible est comme la projection, en notre monde de tristesse et de cruauté, de la croix céleste, celle qui réconcilie l'en-haut et l'en-bas, qui est l'axe du Ciel-Terre et rassemble tous les enfants de Dieu dispersés.

Je n'adore pas un cadavre.

L'humain trop humain de cette douleur effrayante offerte à nos désirs et nos peurs peut en nous s'allier au pire. Car il arrive que les humains aiment leur malheur – quand ils n'ont pas d'autre place en ce monde et d'autre rôle à y jouer que celui de victime.

S'identifier à cette image, quel salut ! et quel verrou à leur détresse ! et par-dessous, quel ressentiment !

Ma parole, il a dû y avoir un jour où Nietzsche s'est senti TROP PROCHE du crucifié. Ça expliquerait tout.

Je ne condamne rien. Je comprends nos pères dans la foi – au temps des pestes. C'était LEUR Christ, ce pauvre ensanglanté tuméfié, anéanti de souffrance.

Mais il convient que l'Eglise, dans sa plus profonde tradition, offre aux regards l'Image, non point insoutenable, mais impossible, l' Icône du Christ céleste, où le grand passage de l'abîme est devenu, auprès du Père, l'élévation du Fils et, en lui, de tous les frères – nous, les humains.

Sur ma table, il y a une croix – simple croisement de deux barres de bronze. Et au milieu, trois figures, celles d’Emmaüs. Signe de foi, il ne parle qu’à la foi.

Mais notre habituel crucifix n’est pas signe, il est tableau ; tableau de l’horrible.

Seigneur, quelle dérive avons-nous connue, pour qu’il soit nécessaire de dire ça ?

\*  
\*\*

Impossible, intolérable aujourd’hui encore, de reprendre les événements heure par heure. Cela ne peut pas se dire.

Ce soir-là, tout a basculé.

Depuis des mois, chaleur étouffante. Sécheresse. Ciel bleu implacable.

Vers sept heures du soir, la police. On a trouvé un corps.

C’est lui, mon pauvre frère. C’est toi... Tu as décidé de t’en aller.

Tu n’en pouvais plus.

Je ne te connaissais pas. Nous ne te connaissions pas. Nous ne t’avons jamais connu. Tu es parti avant.

Nous n’avons pas su te donner une place. Tu n’as jamais eu de place sur cette terre. Tu n’as pas eu de vie.

Il faut faire les horribles démarches. Oh, le cœur me crève. Ça suffit. Dire est impossible.

Il faut préparer la messe. Je choisis la première lecture. Je cherche dans mon missel. La Semaine Sainte. Isaïe : « Comme un rejeton qui sort d’une terre desséchée, il n’avait ni beauté ni éclat. Nous l’avons vu et il n’avait pas d’apparence, et nous l’avons méconnu. Il était méprisé, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui connaît la souffrance. Son visage était caché. Il était méprisé et nous n’avons fait aucun cas de lui... ».

C’est ce texte que je veux qui soit lu.

Je crois sentir de l'étonnement chez les prêtres qui sont là et préparent la messe. Mais pas d'objection. Ils respectent.

Quel effet a eu cette lecture sur les assistants dans l'église ? Je ne l'ai pas su. A-t-elle été parlante ou scandaleuse, ou stupéfiante, ou lumineuse ? Mystère.

Ce qui pour moi était là, devait être là, c'était l'image du crucifié. L'image de la mort dans son horreur absolue.

Comment essayer d'exprimer une nécessité aussi implacable ? Je ne peux qu'approcher, de loin, une explication. Ces choses-là sont hors des mots.

Un être cher quitte cette terre. L'âge, la maladie, souvent la longue maladie. Nous connaissons ce passage. La douleur, l'arrachement, le long poids du deuil. Le cœur où vit la foi se tourne vers le Paradis. Je dis tout simplement : le Paradis, comme disaient nos ancêtres, qui n'en cherchaient pas si long. Lumière, repos, rafraîchissement, paix sans déclin.

Là, c'est autre chose. C'est la mort. Il y a donc une différence entre la mort et la mort ? Je crois. C'est la mort aux mains sanglantes, à la face de désespoir. Pire. C'est cette mort-là désirée, parce que la vie est devenue impossible. Cette mort-là devenue plus supportable que la vie.

Ceux qui ont été plongés dans cet abîme comprennent ce que je dis.

Là, en ce lieu plus noir que le plus noir abîme, une seule image est supportable : celle de Jésus crucifié. A ce moment précis, et les semaines et les mois qui suivent, car ce moment dure – en fait, si on y descend, il dure toute la vie –, il n'y a pas d'autre lieu que celui-là : le visage du Christ, tel que l'ont vu et sculpté les artistes du XV<sup>e</sup> siècle, ou, mais c'est la même chose, les paroles d'Isaïe que la Bible, dans sa sagesse profonde, nous a transmises.

J'ai été plongé dans ce lieu par le bras d'acier de la mort.

Je sais que, debout en ce lieu-là, ou écrasé, mort lui-même, en ce cul-de-basse-fosse, il reste un souffle à l'homme pour continuer à vivre, parce que là, devant ses yeux séchés par l'horreur, un visage

luit dans l'ombre, visage blême, torturé, déchiré – immobilité, silence, absence sans recours –, et que ce visage mort est le visage du Vivant.

S'il est venu là, s'il y est demeuré seul, même pas veillé par les siens, car ils avaient peur, je peux être là, moi aussi.

Il est là. Je suis avec lui. Vivre est encore possible. Je ne suis pas épargné par la douleur. Je suis arraché à la peur.

Il ne faut pas supprimer les Christ en croix de nos lointains ancêtres. Il ne faut pas ôter des églises les Christ au tombeau.

Je ne parle pas des laides images. Ce qui est laid, c'est-à-dire qui n'a pas d'âme, qui représente pour représenter, ou pour « décorer » – oh, comment dire des choses pareilles ! –, cela n'a pas de place dans la foi.

Mais le visage du Christ, la vie assassinée par haine de la vie, ah, ce visage, nous ne pouvons pas nous en passer, pauvres humains, car notre chemin sur terre, un jour ou l'autre, passe par là.

Maurice BELLET